

Le vieux bouquet

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 20

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220285>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

elle n'en paraissait pas trente. Et quand, parfois mettant près de la tête blonde de sa femme sa tête prématurément blanchie, M. Marsay disait, avec un peu de mélancolie :

— Que tu es jeune, près de moi, ma chérie ! elle entourait de ses bras frais le cou de son mari et disait, avec des baisers :

— Tu es le plus jeune... le plus beau ! Jean, mon Jean, ma vie finira avec la tienne, ma jeunesse avec la tienne !

Mais elle se soignait, surveillait ses cheveux, son teint, sa coquetterie, sans cesse en éveil, animée toujours du même souci de lui plaire.

Et pourtant, aujourd'hui, elle montrait triomphalement un cheveu blanc, dans sa chevelure blonde.

— Regarde... regarde ! répétait-elle gaiement, seule avec lui, la femme de chambre les ayant laissés... Ah ! cette fois, je suis plus près de toi... Tiens, embrasse-le, le cheveu blanc de ta femme, et ne l'arrache pas surtout...

Elle tendait son front à son mari qui, amusé, y mit un baiser ; puis il dit, clignant les yeux, le lorgnon sur le nez :

— Attends... Attends... Oh ! ma chérie... en voilà un autre... j'en vois un autre.

Il se pencha, tira le long cheveu d'un beau blanc d'argent et en découvrit un autre... puis un autre...

— Ah ! quand ça commence, fit-il.

— Laisse-moi ! dit Mme Marsay, pâlie soudain.

Une seconde, elle eut la vision du déclin tout proche, le déclin de la femme plus rapide, plus misérable que celui de l'homme, et une telle douleur la traversa que ses larmes jaillirent.

Et tandis que M. Marsay, stupéfait de la voir en larmes, suppliait :

— Qu'est-ce que tu as, ma chérie... Je t'en prie, dis-moi ce que tu as ?

Elle s'abattit sur son épaule, hoquetant :

— Tu ne peux pas comprendre... non... non... mais c'était si amusant d'avoir un cheveu blanc. Seulement, tu en as trouvé six... alors... C'est si triste, si triste... *Paul Cervières.*

La Patrie Suisse. — La « Patrie Suisse » lance de nouveau un très beau et très riche numéro (No 851 du mercredi 5 mai) : 31 superbes gravures l'illustrent. Voici tout d'abord le portrait de M. Edmond Turretini, le nouveau conseiller d'Etat genevois, puis viennent toute une série d'intéressantes actualités abondamment illustrées : Fête des camélias à Locarno, danses et chars fleuris ; Sechseläuten à Zurich, chars et groupes de costumes ; Fête des costumes nationaux, à la Foire de Bâle ; nouveau gymnase de la ville de Berne ; nouveau bâtiment de la Foire suisse de Bâle ; Athénée et salle des conférences à Genève. Une ravissante planche en couleurs montre des champignons (chanterelles) dans la nature et une autre illustration des morilles. Voici encore une belle gravure : Floraison printanière à Chardonne sur Vevey ; deux des panneaux décoratifs, le « Cervin » et le « Pont du Diable », peints par François Gos, pour le buffet de la gare de Berne.

UNE VISITE DE NAPOLEON III ET DE SON ÉPOUSE EUGENIE, A NEUCHÂTEL, EN 1865



N est obligé de reconnaître que la mode des rois et des empereurs est en décroissance et semble vouloir céder la place à la mode des républiques : c'est ce qui a eu lieu chez nous ; mais, tout en nous inclinant avec grâce devant nos légions de conducteurs terrestres qui ont pris la place de notre roi de Prusse dans sa principauté de Neuchâtel, il nous est permis de songer à ses pareils : car il y a eu, dans le ciel des puissants, bien des étoiles filantes et aussi bien des étoiles pâlies, dans l'attente de filer aussi.

C'est l'une de ces étoiles que, le 15 août 1865, la ville de Neuchâtel attendait dans un indescriptible émoi, l'un de ses hôtes ayant été prévenu de l'arrivée de Napoléon III accompagné de son épouse légitime, la belle Eugénie de Montijo et de sa suite.

Un courrier, précédant leurs Majestés était venu veiller à la réception du couple impérial, au retour de sa visite à Arenenberg, château qui avait appartenu à feu la reine Hortense.

Le train spécial, contenant l'hôte impérial et sa suite devait arriver en gare de Neuchâtel à 4 ½ heures de l'après-midi, mais à quatre heures, la route et les abords de la gare étaient déjà bondés de curieux.

La ville ne fit pas de réception en règle aux augustes visiteurs et les voitures qui devaient les conduire à l'hôtel Belle-Vue furent bientôt prêtes à se mettre en route : dans la première étaient installés Napoléon et l'impératrice ; celle-ci paraissant inquiète au sujet des voitures suivantes, s'avança pour demander au cocher :

— Peut-on être sûr des chevaux ?

— Autant que je le suis de moi-même, répondit-il.

Et, dans le même moment, il y eut un choc ; de grands cris d'effroi poussés par la foule et une voiture dont les chevaux s'étaient emportés aux coups de sifflet du chemin de fer, venait s'abîmer et renverser son contenu contre un tombeau chargé de pierres qui stationnait au bord de la route.

Des soins furent aussitôt donnés aux blessés et l'empereur avec sa femme assistèrent aux soins et lavage des blessés à la petite fontaine voisine du Collège des Terreaux, par les dévoués samaritains accourus aux premiers bruits de la catastrophe.

Puis, sur des brancards, les principales victimes furent transportées à l'hôtel Belle-Vue où l'on attendait autre chose que des personnes blessées et consternées.

On a raconté que l'un des porteurs, brave et compatissant vigneron qui, voyant le chagrin de l'impératrice dont l'ombrelle protégeait la blessée qu'il emportait, lui dit :

— Ne pleurez pas, Madame, il n'y aura rien que quelques « fractions » dans le corps !

L'une des plus mal arrangées des dames de la cour fut la princesse Murat qui, le visage tuméfié, meurtri, un œil dans le noir, ne cessait de demander, dans son angoisse si elle resterait ainsi. Fiancée au duc de Mouchy, elle tremblait à la pensée de ne plus lui plaire.

Une demoiselle Bouvet était aussi fortement contusionnée, de même que la comtesse de Montebello dont le mari arriva de Paris dès le lendemain.

Napoléon et sa femme, reconnaissants de se trouver sains et saufs, déployèrent un grand zèle envers les victimes de l'accident et firent venir de Paris deux célèbres chirurgiens.

Il était réservé à la femme de Napoléon une seconde grande émotion, celle d'un incendie qui éclata dans la ville la nuit même de son arrivée si tragique. Éveillée par les sons du tocsin, elle se leva et, accompagnée de ses dames, elle voulut se rendre sur les lieux du sinistre, attirée par l'effrayante clarté que l'on voyait de l'hôtel où elle était descendue, par le bruit des cloches, les cornettes des pompiers et les cris de la foule.

Les secours furent abondants et parmi les pompes accourues se trouva celle de Cudrefin pour laquelle traverser le lac n'avait été qu'un jeu.

Lorsque le sinistre se trouva vaincu, un sous-officier de pompiers, voyant l'impératrice seule, s'avança pour se mettre à sa disposition lorsqu'elle désirerait rentrer à l'Hôtel Belle-Vue. Elle accepta l'offre aussi simplement et spontanément qu'elle lui était faite ; elle arriva devant la porte de l'Hôtel avec un pompier casqué, sanglé dans sa tunique dont les manches portaient les galons d'or de sergent-major, dont elle ignorait la qualité.

— Avant de nous quitter, que pourrais-je vous offrir comme souvenir de votre complaisance ? dit aimablement l'impératrice.

— Je vais quelquefois à Paris et je ne sais si j'ose, Madame, vous demander une faveur, celle de pouvoir consulter dans les bibliothèques impériales certains ouvrages, imprimés ou manuscrits qu'on ne livre pas au public.

— Mais, Monsieur, vous me voyez au comble de la surprise !... une telle demande de la part d'un pompier !...

— A Paris, sans doute, Madame ; mais en Suisse tout homme est soldat et... pompier s'il

le faut : pour moi, à côté de ces deux postes, je suis bibliothécaire de la ville.

— Maintenant, je comprends et je vous prie de vous adresser directement à moi, aux Tuileries, lorsque vous viendrez à Paris : les portes les plus inaccessibles vous seront ouvertes par une carte que je vous remettrai.

Ce n'est que plus tard que l'on apprit le fait ci-dessus : il s'était produit à la suite de cet ordre de l'impératrice à sa garde :

— Veillez à être utiles et ne vous inquiétez pas de moi !

Un mois plus tard, soit le 19 septembre, l'un des docteurs de Neuchâtel qui, à côté de ceux de Paris, avait soigné les nobles blessées, fut prié de reconduire celles-ci, bien rétablies, dans leur pays. A cette occasion, il reçut de l'empereur la croix de Chevalier de la Légion d'honneur, et ce fut l'impératrice qui l'attacha elle-même sur la poitrine du docteur.

A quoi l'on peut ajouter que la charmante souveraine de France avait remis lors de l'incendie deux mille francs à l'artisan sinistré et quatre mille aux autorités communales pour de bonnes œuvres.

Qui aurait pu prévoir alors que toute l'opulence de la Cour française allait, cinq ans après, sombrer dans la déroute de Sedan et dans le délire sanguinaire de la Commune ?

Et pourtant, la réalité est qu'au bout de ces cinq ans, une étoile manquait au firmament des rois, étoile filante : « Napoléon » ! C. R.

LE VIEUX BOUQUET

Vieux garçon, dans ma chambrette

Je me sens triste et soucieux ;

J'ai, pour égayer ma retraite,

Un trésor que je cache aux yeux.

Ce trésor, — puisqu'en cette vie,

A mes jours tout près de finir,

L'espérance, hélas ! est ravie, —

Ce trésor, c'est le souvenir !

Refrain :

Pauvre bouquet, fleurs aujourd'hui fanées,

Nous vieillirons sans nous quitter jamais

Car votre aspect, après bien des années

Me parle encor du doux temps où j'aimais.

Cher bouquet, si le temps profane

Tout ce qui rayonne ici-bas,

Si toute fleur bientôt se passe,

Le cœur, lui, ne se fane pas ;

Je me vois encore auprès d'elle,

Son regard souriant au mien !

Ah ! Mon Dieu, qu'elle était belle,

Et surtout, qu'elle m'aimait bien !

Mais hélas ! en vain je l'oublie,

Chaque jour le destin muet

Arrache une page à ma vie,

Une fleur à mon vieux bouquet !

Et bientôt, de tous deux peut-être

Il ne restera rien, hélas !

Mais, Destin, tu es le maître

Et tant que l'heure ne vient pas...

Réplique. — Mlle Anna est à marier.

Sa mère pousse un homme riche, qui a près de quarante ans et qui est loin d'être beau.

Mademoiselle préfère un officier, qui n'a pas l'air, mais qui est un très joli garçon.

— Chère enfant, dit la maman, la beauté passe.

— Oui, réplique la petite, mais la laideur reste.

Alors !! — Un individu est renvoyé pour un meurtre fait quelconque devant le tribunal de Lausanne. Le président interroge la femme du prévenu, citée comme témoin :

— Votre mari est-il buveur ?

— Oh ! non, Monsieur le président ; il ne boit que du rouge.

AU TEMPS DES TRUITES

AUJOURD'HUI, c'est dimanche, le ciel est bas et la pluie tombe. Durant les premiers beaux jours, ils ont roulé les blés, transporté le fumier, semé les avoines et passé la herse à prairie.

Et, maintenant, il semble que l'hiver soit re-